

## Point Hors Ligne

Collection dirigée par J.-C. Aguerre

La collection « Point Hors Ligne » explore les questions essentielles à l'avancée du champ psychanalytique. Elle s'attache à tisser les liens entre une élaboration théorique et une pratique au quotidien.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Qu'est-ce que le « réel » ?

*Du même auteur*

*D'une logique de la psychose*, Toulouse, érès « Point Hors Ligne », 1983.

*L'exception féminine, essai sur les impasses de la jouissance*, Paris, Aubier, 1985.

*Le dénouement d'une analyse*, Paris, Champs Flammarion, 1986.

*La névrose infantile de la psychanalyse*, Toulouse, érès « Point Hors Ligne », 1989.

*Freud apolitique ?*, Paris, Champs Flammarion, 1990.

*L'ordre sexuel*, Paris, Champs Flammarion, 1989.

*Naissance et renaissance de l'écriture*, Paris, Presses universitaires de France, 1993.

*Du bon usage érotique de la colère, et quelques-unes de ses conséquences*, Paris, Aubier, 1994.

*L'amour à l'envers. Essai sur le transfert*, Presses universitaires de France, 1995.

*Ceci n'est pas un pape... Inconscient et culture en Louisiane*, Toulouse, érès, « Point Hors Ligne », 1996.

*Louis du néant. La mélancolie d'Althusser*, Aubier, 1998.

*Les corps angéliques de la postmodernité*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

Gérard Pommier

# Qu'est-ce que le « réel » ?

Essai psychanalytique

POINT HORS LIGNE

é  
éditions  
rès

Illustration de couverture :  
Photo A. Parian

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBNPDF : 978-2-7492-2297-4  
Première édition © Éditions érès 2004  
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

## Table des matières

1. Naissance du réel.....	9
2. Big bang : expansion du réel.....	23
3. Le réel et la « réalité psychique » .....	29
4. La clef de voûte de la « réalité psychique » : le père joué contre la pulsion .....	37
5. Le fantasme a bon appétit .....	51
6. « L'impossible », nerf de la répétition du réel.....	57
7. Le réel, champ miné par le désir de savoir .....	71
8. De la co-naissance au savoir du réel.....	79
9. Cinétique de la conscience du réel. La lettre et le chiffre .....	87
10. La mesure du réel apprivoise le réel .....	95
11. Le chiffrage du symptôme et le chiffrage physico-mathématique .....	105
12. Le « réel » sexuellement traumatique de la psychanalyse est-il le même que celui, mesurable, de la science ? .....	119

13. Du réel de la science à la technique ..... 127

14. Annexe :  
    La réalité psychique de Freud et le réel de Lacan ..... 131

Index des noms propres ..... 143

Terminus, tout le monde descend ! Mais non monsieur, n'insistez pas, impossible d'avancer plus loin, nous nous cognons sur du réel ! Dans les discussions et les débats en pointe de la fin du dernier millénaire, la notion de « réel » a souvent été employée pour expliquer l'impossibilité d'expliquer. Ce réel aurait-il servi de refuge à un obscurantisme rampant ? Le réel n'est pourtant pas un de ces signifiants terminus, propres à conclure des argumentations hasardeuses. Au contraire germinal, le réel ne clôt pas un problème, mais présente son cristal initiateur <sup>1</sup>. Avec le réel commence l'aventure humaine, de la sensation au fantasme, de la chose à la pensée. Mais la pensée peut-elle comprendre le cristal dont elle provient et qu'elle dissout ?

---

1. Ce petit livre a été écrit en quelques semaines de vacances, suite à des controverses un peu vives sur la scientificité de la psychanalyse et son rapport au réel. La publication a été retardée cinq ans avec l'arrière-pensée que l'expérience résoudrait le problème mieux qu'une polémique. Mais ce n'est pas le cas. Les références ont été ajoutées postérieurement à la rédaction de l'ouvrage.



## Naissance du réel

« Existait-il quelque chose avant ma naissance, et quelle est la réalité de ce que je vois ? » Les enfants se posent ce genre de questions métaphysiques et ils les adressent parfois aux adultes, qui semblent avoir d'ailleurs bien d'autres préoccupations. À l'exception du philosophe ou du psychanalyste, pour une fois marchant de concert, la plupart des personnes majeures et raisonnables s'étonnent quand un pareil problème leur est posé. Lorsqu'elles essaient d'y répondre, elles font par exemple remarquer que, si vous vous cognez sur une chaise, vous saurez à quoi vous en tenir : le réel, le voilà ! Vous venez de le heurter à l'instant ! Rien de tel que la douleur pour édifier les rêveurs qui s'interrogent sur la réalité ou sur la facticité de leurs perceptions ! Elles ajouteront peut-être aussi que les physiologistes ont démontré depuis longtemps, avec le renfort aujourd'hui de la chimie du cerveau, que la vision fonctionne comme une grande, sans s'occuper de ce que vous en pensez, en harmonie parfaite avec le *perceptum*.

Pourtant, n'est-il pas vrai que l'on peut avoir parfaitement « vu » cette chaise, et néanmoins la heurter de plein fouet ? Des incidents aussi malencontreux s'expérimentent chaque jour, et seule une attention constante permet de les éviter. Pour que la perception porte à conséquence, encore faut-il que s'y ajoute la conscience. Dès les débuts de son œuvre, Freud a toujours couplé la perception à la conscience, selon un système « perception-conscience », de sorte que la conscience importe dans la perception ses propres conditions d'ef-

fectionnement <sup>1</sup>. Comme l'acte de prise de conscience n'appartient qu'à celui qui perçoit, ce *percipiens* devra subjectiver constamment le *perceptum*. Pour que la perception devienne consciente, un acte s'impose, un *factum* dont la facticité potentielle interpose une réalité seulement psychique (puisqu'elle dépend d'un acte subjectif) <sup>2</sup>. La conscience ne fait-elle qu'enregistrer avec fidélité ce que les sens lui proposent, ou bien cet acte exporte-t-il en même temps à l'extérieur ses propres conditions d'effectuation <sup>3</sup> ? Du point de vue humain, la nature ne s'est jamais montrée nue, mais toujours habillée de tout un Panthéon de forces obscures : depuis le début des temps, les hommes ajoutent à ce qu'ils perçoivent autre chose que ce qui s'y trouve. Leurs sens les égarent avec constance et ils ne démordent que difficilement de leurs croyances, à chaque génération renouvelées. Éviter l'évidence oblige à distinguer une « réalité », habitée par la subjectivité, d'un réel dont l'existence est supposée au-delà d'elle.

Aussi loin que remontent les témoignages historiques, le sujet s'est toujours trompé, sinon sur le fait qu'il existe quelque chose en dehors de lui, du moins sur la nature effective de ce dehors plombé. Les croyances anciennes, en leur temps données pour certaines, font sourire aujourd'hui mais elles amènent aussi à se demander si, par hasard, nous ne serions pas nous aussi dans l'erreur, et avec le même enthousiasme. Il devient urgent d'interroger la provenance d'une

1. Cf. S. Freud, « L'inconscient (*Das Unbewusste*) », *Gesammelte Werke*, t. x, 1946, p. 263-303. « De même que Kant nous avertit de ne pas négliger les conditions subjectives de notre perception et de ne pas tenir notre perception pour identique ce qu'il y a d'inconnaissable dans le perçu, de même la psychanalyse nous amène à ne pas considérer la perception consciente comme identique au processus psychique inconscient, dont elle s'occupe. Tout comme la perception matérielle, le psychique n'est pas forcément non plus vraiment tel qu'il nous apparaît. C'est avec intérêt toutefois, que l'on remarque que la correction de la perception interne n'offre pas une aussi grande difficulté que celle de l'externe : l'objet interne est moins inconnaissable que le monde extérieur. »

2. Le système « perception-conscience » décrit dans le chapitre VII de la *Traumdeutung* semble souscrire aux canons de la tradition idéaliste (la vie est un rêve !) et jusque-là rien de significatif ne sépare le psychanalyste du philosophe.

3. Dans *L'Introduction à la psychanalyse* Freud fait remarquer en 1916 que « les fantasmes possèdent une réalité psychique opposée à la réalité matérielle... ; dans le monde des névroses c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant ». Et plus loin dans le même ouvrage : « [...] il ne nous a pas encore été donné de constater une différence quant aux effets, selon que les événements de la vie infantile sont un produit du fantasme ou de la réalité ».

obnubilation si constante : sous le coup de quelle induction le sujet est-il d'abord et par principe trompé (n'en déplaise à Descartes) ? Sur quelle planète vit-il d'abord, tel un extra-terrestre ? Il est vrai que ce n'est pas sur cette terre qu'il fit ses premiers pas, puisque, plutôt que du singe, il descendit du songe de ses parents, dont il habita d'abord les rêves. Bien avant sa naissance, il vécut d'abord dans le rêve de ses parents sur cette planète excentrée d'un désir qui ne fut ni tout à fait celui de son père, ni celui de sa mère, mais un vœu obscur qui les dépassait eux aussi (on l'a compris : le psychanalyste et le philosophe se disent adieu à ce carrefour du désir).

Dans cette vie antérieure à son premier vagissement, il se déplaçait hors du monde dans une dimension idéale. À l'avance, on savait son nom. Sa place et son sexe avaient été prémédités. Devant lui son avenir était déjà tracé. Mais, plus que tous ces vœux futurs, ce fut le fait même qu'il naisse qui lui échappa d'abord totalement et sembla dépendre d'un déterminisme absolu. Plus tard, ne lui arriva-t-il pas de penser ou de dire qu'il n'avait pas demandé à naître ? Comment fallut-il qu'il s'y prenne pour débarquer de cet astre de rêve, et s'engager dans la vie pour son propre compte ? À quelle condition lui fut-il possible de quitter l'Autre planète pour mettre un pied sur cette terre ? Ce simple préalable de l'existence lui demanda déjà l'effort terrible de nier cette vie d'avant. L'ange refuse son paradis et se rebelle : il préfère la solitude, qui vaut mieux que ce royaume.

N'est-il pas fréquent que le hurlement du nourrisson ne corresponde à aucune demande précise, même pas celle de la présence ? Il témoigne alors davantage de ce qui refuse, que de ce qui appelle. La détresse première (*Hiflosigkeit*) est moins le résultat d'une impuissance physiologique et d'une dépendance totale que ce choix nécessaire à l'existence. Le cri du nourrisson est moins le signe d'un besoin que le signe d'un exil qu'il préfère à la dépendance. Quiconque s'est penché sur le berceau d'un enfant en larmes a pu penser que sa détresse s'expliquait par son impuissance totale. Mais s'il écoute mieux ce que ces cris éveillent en lui, il reconnaîtra la violence de leur refus, et l'angoisse qu'elle fait naître en son fond le plus intime. Les cris signifient un refus de la détresse autant que la détresse elle-même et ils témoignent pour la dignité de la négation. L'être le plus désarmé affirme sa paradoxale liberté et sa distance à l'égard de quiconque prétend l'assister. Parfois paroxystique, la

colère de l'enfant à peine né montre la puissance dernière de l'impuissance. Les cris signifient donc sans doute la détresse elle-même mais aussi celle de refuser l'appel à l'aide. L'ange qui habita les rêves de ses créateurs chuta sur terre lorsqu'il commença à dire non. Il lui fallut se diviser entre ce qu'il aurait dû être (cet ensemble de déterminismes) et le fait qu'il ne puisse y souscrire (négation de ces déterminismes) <sup>4</sup>. Il dut accomplir cette sorte de saut de l'ange qui le laissa divisé, dans l'oubli de son infidélité à une plénitude paradisiaque qu'il abandonna en traître, mais vivant.

Dans la sphère sublunaire, sa mère aurait voulu qu'il s'identifie à son propre manque, et qu'il forme avec elle une unité édénique : il fut d'abord enjoint d'être un Unien (plutôt qu'un terrien). La mère met le corps de l'enfant à la place de son manque, en comblant tous ses besoins. Cet étiayage sur le besoin définit la pulsion, indéfiniment lancée à la poursuite de l'Un. Qu'est-ce que cet « Unaire » de l'origine ? Il s'agit de « faire un », unité de signification du phallus qui manque à la mère. Cette unité fictive est non terrestre, bien qu'elle cherche pourtant à se matérialiser grâce au corps <sup>5</sup>. La mère n'a pas le phallus et c'est à ce néant que le sujet est appelé à s'identifier, donnant sa *ratio* à cette conjonction de l'être et du néant (*to be and not to be*, pour rectifier la rêverie d'Hamlet) que la philosophie s'est acharnée à interroger. Pour être conforme à ce désir, notre corps aurait dû correspondre au *penisneid*, c'est-à-dire s'équivaloir à un phallus inexistant. Et le désir reste ainsi constamment troué d'un néant auquel il tend et qui le tend. Indépendamment de tout ce qui s'obtient, ce désir persévère. Persévérance, moins dans l'être – pour paraphraser Spinoza – que parce qu'il n'y en a pas encore, parce que l'unité de l'être se dérobe au-delà et dans tous les étants. Persévérance propulsée par le néant des étants. Le désir est aussi bien au-delà de tout ce qui peut s'atteindre qu'une nostalgie de ce qui aurait

4. Dans le séminaire sur *la lettre volée*, Lacan montre que la surdétermination propre au symbolique permet l'existence du sujet au réel : « Car il n'y a pas d'autres liens que celui de cette détermination symbolique où puisse se situer cette surdétermination signifiante dont Freud nous apporte la notion, et qui n'a jamais pu être conçue comme une détermination réelle dans un esprit comme le sien... ». De même dans un autre séminaire : « Car l'inconscient nous montre la béance par où la névrose se raccorde à un réel – réel qui peut bien, lui, n'être pas déterminé ». Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, 1973, p. 25.

5. L'enfant vient ainsi à la place de *l'envie du pénis* freudien qui commande le désir d'avoir un enfant.

déjà été : ce Rien plus grand que tout, qui hanta le désir maternel appelant un corps au jour.

Mais puisque s'y identifier jusqu'au bout aurait eu comme conséquence la disparition, alors la signification du phallus fut refoulée, rejetée au-dehors, laissant derrière elle le mystère de ce que peut bien être un corps, ainsi vidé de son sens d'origine. Antinaturel plutôt qu'antihumain, l'être humain n'a pas d'être, tout du moins corporel, sinon celui qu'il accapare médiatement au travers de ce qui lui revient du dehors, rejeté dans cet au-delà par l'angoisse de la castration maternelle.

Il faut ici apporter une précision, qui est moins une interprétation qu'une mise en relief de la pointe la plus avancée de la conception freudienne du refoulement primordial. Freud a conçu le refoulement en deux temps. Selon lui, le refoulement secondaire (refoulement proprement dit) ne peut se concevoir sans une étape antérieure qu'il qualifie également de refoulement <sup>6</sup>. Cependant cette dénomination est ambiguë, car, au point de vue spatial, elle laisse entendre que quelque chose est repoussé « en dessous ». Dans une seule occurrence, celle que l'on peut lire dans le texte sur la dénégation (*Die Verneinung*) Freud emploie un autre concept, celui de « rejet » (*Austossung*) <sup>7</sup>. Tout s'éclaire grâce à ce mot lumineux.

---

6. Cf. S. Freud, *Métapsychologie*, au début du chapitre sur le refoulement : « Nous sommes donc fondés à admettre un refoulement originaire, un premier refoulement, qui consiste en ceci que le représentant de la représentation pulsionnelle se vit refuser la prise en charge dans le conscient. » La traduction est de l'auteur : le représentant de la représentation pulsionnelle (*Vorstellungs representanz*) est la signification phallique (celle que les pulsions cherchent à réaliser grâce au corps). Le terme freudien de « refus de prise en charge par le conscient » correspond au terme de « rejet », que nous utilisons (étant en cela fidèle à l'introduction ultérieure du terme *Austossung*).

7. Dans le texte de Freud sur la dénégation, cette ligne de partage entre le dehors et le dedans est indiquée par les termes *Einbeziehung ins ich* « l'introduction dans le sujet » et l'*Austossung aus dem ich* « l'expulsion hors du sujet » : « La fonction du jugement a pour l'essentiel deux décisions à prendre. Elle doit prononcer qu'une propriété appartient ou non à une chose, et elle doit accorder ou contester à une représentation l'existence dans la réalité. La propriété dont il faut décider pourrait originellement avoir été le bon ou le mauvais, l'utile ou le nuisible. Exprimé dans le langage des pulsions orales, les plus anciennes : je veux manger cela ou bien je veux cracher ça, et en poussant plus avant l'analogie : je veux introduire ou rejeter ça de moi. Donc : ça doit être en moi ou bien hors de moi. Le moi-plaisir originel veut, comme je l'ai exposé ailleurs, s'introjecter tout le bon, rejeter loin de lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve à l'extérieur est pour lui tout d'abord identique. » S. Freud, « La dénégation (*Die Verneinung*) », *Gesammelte Werke*, t. XIV, 1948, p. 11-15.

C'est « au-dehors » que quelque chose d'insupportable a été rejeté, et il s'agit de la signification phallique attribuée au sujet par sa mère en mal de pénis. À partir de ce rejet, la signification phallique va investir tout l'extérieur, doublant l'ensemble du monde de sa mesure magique.

Pourquoi y aurait-il un tel rejet ? La satisfaction de la demande commence par engendrer un plaisir, mais, au-delà d'un certain seuil, le surcroît de plaisir pousse vers le néant, puisqu'il identifie à un phallus que la mère n'a pas. C'est sur cette frontière d'un plaisir qui tourne mal que l'ange se rebelle, et lorsque la poussée pulsionnelle vire le corps au compte d'un vide cauchemardesque, elle est rejetée au-dehors<sup>8</sup>. Cette signification lui avait été imposée de l'extérieur, et il ne fait que renvoyer la balle en la situant partout où la pulsion fait valoir ses droits, c'est-à-dire dans le domaine des sensations : le dehors résulte de l'ex-pulsion. Ce refoulement originaire trace la frontière entre l'extérieur et l'intérieur du corps, qui avant ce moment n'avait pas de limite : il traînait partout où il y avait de la sensation, et il ne se rassemble au lieu d'une conscience « intériorisée » que grâce à ce rejet. Il faut un renvoi au-dehors pour qu'en retour se constitue un dedans. Les sensations ne font que revenir, à la manière du boomerang, sur celui qui les a rejetées sans pouvoir en être conscient, puisque la condition de sa conscience est ce rejet.

Plus tard, exister va continuer de réclamer cet effort de survie. L'acte de conscience de la perception n'est jamais établi une fois pour toutes, parce que la pulsion maintient intactes ses exigences d'un plaisir total, dont la réalisation complète serait létale. Et le sujet reste ainsi divisé par ce recouplement sporadique de la perception par la conscience, ce clignotement toujours sur le point de s'éteindre et toujours ranimé par la culpabilité d'avoir rejeté : la rébellion de l'ange initie une existence qui ne reconduit son sursis qu'avec la

---

8. Cf. S. Freud, le chapitre sur le refoulement des pulsions dans la *Métapsychologie*. Le refoulement de la pulsion pose un problème, puisque son seul objectif est la jouissance : pourquoi serait-elle rejetée ? Freud s'explique ce fait en supposant : « Il faudrait donc admettre des circonstances particulières, un processus quelconque, par lequel le plaisir de satisfaction est transformé en déplaisir. » Freud est plus précis quelques lignes plus loin : « [...] Elle créerait du plaisir en un point, du déplaisir un peu plus loin. Il en résulte une condition pour le refoulement : le motif de déplaisir doit acquérir une force supérieure à celle du plaisir de satisfaction » (traduction de l'auteur).

répétition du refoulement. Son exil se répète lors de chaque perception, dès lors qu'elle est consciente.

L'acte de survie itératif qui nous rend conscient investit le réel de la signification psychique du phallus ; il produit conjointement un extérieur et un sujet retranché de ce réel. Et comme ce sujet reste sous le coup de la demande maternelle à laquelle il n'a pas satisfait, il continue d'accomplir l'acte de rejet de la signification phallique. Rejeter le un de l'Unaire constitue l'éternel présent de la dette à l'égard de l'Autre maternel. Le rejet est nécessaire, car s'identifier au phallus que la mère n'a pas vaudrait comme la mort et anime la pulsion de mort. Et pourtant ce néant s'impose au sein même de l'être comme une condition de l'existence. Le rejet s'accomplit sur le fond d'un éternel retour de l'être auquel il aurait fallu s'identifier. L'origine, l'éternel présent de la pulsion joue sa partie dans un « avant » équivoque : dire que l'origine du refoulement primordial se trouve « avant » signifie aussi bien une « antériorité » qui aurait été produite hier qu'« en avant », c'est-à-dire un état promis pour demain.

Le premier réel cauchemardesque des enfants, de même que le réel des religions animistes, décrit un monde envahi par cette valeur anthropomorphe du phallus. S'il existe une constante dans toutes les civilisations, c'est un état animiste du sentiment religieux dont les manifestations fétichistes et totémiques sont universelles : toutes sortes de démons habitent les cercles extérieurs et cherchent à réintégrer la chair des vivants<sup>9</sup>. Ce sont ces doublures errantes qui réclament leur dû. Elles exigent le solde de la dette maternelle pour prix de la trahison de l'amour. Pour exister, il fallut expulser le trop de jouissance de la représentation du corps, mais, en contrepartie, il fallut désormais vivre en exil de ce monde de la demande, cette terre toujours déjà maternelle, peuplée de bout en bout de revenants phalliques.

Le refoulement originaire se réitère à chaque instant de conscience et, une fois accompli, la pensée va considérer comme une donnée *a priori* les dimensions elles-mêmes du dehors et du dedans,

---

9. Cf. Charles de Brosses, *Du culte des dieux fétides*. De même, on consultera le livre de E.B. Tylor : *Primitive culture*. On comprend d'autant moins les critiques de M. Mauss à l'égard de l'animisme qu'on trouve de nombreux exemples de la projection fétichiste dans ses œuvres. La théorie freudienne du fétichisme est la démonstration rétroactive de l'identification première du corps au phallus.

qui ne sont pourtant que des conséquences <sup>10</sup>. Une fois la ligne de démarcation (pour toujours en belligérance) tracée entre l'intérieur et l'extérieur par le refoulement, toute représentation du réel donnera la certitude que ce réel reste inconnaissable. Mais c'est justement ce qui était l'objectif du refoulement ! Il ne veut rien savoir de la castration maternelle et rejette la signification du phallus dans un dehors qui, par conséquent, sera aussi énigmatique que l'inconscient lui-même. L'angoisse engendrée par le réel reste incompréhensible, si l'on ne voit pas qu'il s'agit d'un avatar de l'angoisse de la castration maternelle <sup>11</sup>.

Ce qui a été ainsi rejeté par le sujet a d'abord été et continue d'être ce à quoi l'amour maternel l'assujettit. De sorte que la perception va chercher à regagner sur le refoulement. Elle est animée par un désir de reconquête, qui donne son sens énigmatique à l'anthropomorphisme latent du monde. Quelque chose qui nous ressemble, qui nous est intime, nous guette au-dehors. Ce qui a été expulsé insiste hallucinatoirement dans le réel (règle de mise en tension du symbolique, et non sa forclusion). Cette doublure de la matière, potentiellement hallucinatoire, donne au réel sa dimension angoissante, celle-là même que les enfants perçoivent plus ou moins longtemps dans leurs cauchemars et armature des phobies – et c'est elle qu'ils exorcisent comme ils le peuvent grâce à la nomination et au chiffrage. Car d'un côté ils rejettent ce qui les anéantirait s'ils s'y identifiaient complètement, et d'un autre côté ils restent en dette par rapport à ce qu'ils viennent de rejeter : l'exigence de ce refoulement reste ainsi constante, suspendue dans un éternel présent (atemporalité de l'inconscient).

Ce qui est ainsi rejeté concerne l'excès de la demande maternelle, mais ce *penisneid* ne cherche pas à se réaliser directement : il s'active par le biais des pulsions. C'est au sens pulsionnel, et non au sens ordinaire de la relation sexuelle, que la demande maternelle est

10. Cf. J. Lacan dans « Fonction et champ de la parole et du langage » (1953) : « C'est le monde des mots qui créent le monde des choses, d'abord confondu dans le *hinc et nunc* du tout en devenir, en donnant son être concret à leur essence... ».

11. Cf. le séminaire RSI du 10.12.1974 de Lacan : « [...] il est tout à fait saisissant de voir que l'angoisse, en tant qu'elle est quelque chose qui part du réel... va donner son sens à la nature de la jouissance qui se produit du recouplement mis en surface, du recouplement eulérien du réel et du symbolique. »

incestueuse : ce qui comble les besoins identifie le corps au symbole de la copulation, et ce corps symbole est par conséquent à la merci de la mère en contrepartie de chacun de ses actes nourriciers ou de soin. Par le biais de la nourriture et de la propreté – ce qui rentre ou qui sort du corps – la plénitude cherche au jour le jour à se réaliser. Les pulsions viennent de l'Autre, et la matérialité des besoins leur donne un étayage.

Il s'agit d'ailleurs d'un marché de dupes, car ces besoins ne pèsent pas lourd par rapport aux appétits pulsionnels. La clinique psychanalytique (et en particulier celle de l'anorexie et de la boulimie) montre que le désir prime toujours sur le besoin, condamné par contumace à servir d'échafaudage certes pratique, mais trompeur : non seulement cet étayage est seul visible, mais le moment où l'on pourrait le retirer n'arrive jamais. Le corps est sans fin pris dans une armature extérieure qui le soutient ; et les services rendus au nom de la vie – la trompeuse – abattent aussi bien la carte de la mort, puisque la pulsion pousse jusqu'à cette extrémité : sous le couvert de la satisfaction des besoins, une autre partie se joue, car de son propre mouvement, infini, la pulsion exploserait le corps pour un peu ! Érigé par l'oralité et l'analité, le corps de l'enfant vient en lieu et place de *l'envie du pénis*, un instant satisfaite lorsque le nourrisson plein s'endort (et de quoi peut-il rêver alors, sinon de son astre d'origine sur lequel il régnait, en vrai roi du néant ?).

L'expression un peu complexe « investissement du dehors par la signification phallique » veut ainsi dire que le monde est habité par la pulsion et c'est elle qui, à partir du modèle oral et anal, donne sa valeur psychique de plaisir ou de déplaisir à l'ensemble des sensations<sup>12</sup>. Les perceptions n'accéderaient pas à la conscience sans cet investissement qui divise automatiquement le monde entre le « bon » et le « mauvais », le « beau » et le « laid », etc. Sans le tracé de ces démarcations, les sensations ne s'inscrivent en nul lieu dont il y ait conscience. L'extériorité du réel, le sentiment qu'il nous

---

12. Cf. S. Freud, « La dénégation (*Die Verneinung*) », *Gesammelte Werke*, t. XIV, 1948, p. 11-15. « Le jugement est la conséquence ultérieure, appropriée à une fin, de l'inclusion dans le moi ou du rejet hors du moi qui, originellement, se produisaient selon le principe de plaisir. Sa polarité paraît correspondre à la relation d'opposition des deux groupes de pulsions dont nous avons fait l'hypothèse. L'affirmation – comme substitut de l'unification – appartient à l'Éros, la négation – successeur de l'expulsion – à la pulsion de destruction. »

échappe, est scellée par cet acte de naissance qui est aussi le nôtre, nous qui en parlons. Sensationnellement, le réel revient sur nous par le biais des perceptions, indéfiniment doublées par les pulsions, sans le rejet desquelles la conscience se dissoudrait.

Cette démarcation entre le dehors et le dedans pourrait laisser penser que l'investissement phallique rejeté vient seulement recouvrir la matérialité des choses. Mais il faut le préciser avec insistance : le dehors n'est pas « devenu » un équivalent de cette signification phallique qu'éclaire l'étincelle métonymique des pulsions, recouvrant le monde de leurs pelures de jouissance en excès. Il ne s'agit pas d'un peuplement « après coup » de la matière qui serait le vrai réel. En effet, sans ce rejet, il n'y aurait pas de sujet et aucune extériorité n'aurait été discernable au sens de la perception-conscience.

Une fois l'opération du refoulement accomplie, nous avons l'impression que le dehors est divisé entre ce qu'il est (la chose en soi) et ce qui l'investit (la signification phallique). Cependant, cette duplicité du réel est donnée en une fois et ne se décompose pas entre l'existence d'un extérieur et, ensuite, l'investissement de cet extérieur. D'un seul coup l'homme s'exile et habite un territoire en belligérance, peuplé par les *daimons*, images méconnaissables de ce lui-même qu'il a chassées et qui le chassent, sans que l'on sache qui est le chasseur.

On ne peut trouver trace d'aucune existence humaine avant les débuts de cette course poursuite : nous ne saurons jamais ce qu'auraient été nos sensations « animales », nous dont le rejet de la demande maternelle nous sépare de notre corps. De même qu'aucune conscience d'un réel matériel n'antécède l'investissement du dehors, de même on ne trouvera aucun animal assignable sous l'homme, ou avant lui. Le corps humain n'a jamais vécu en dehors de son humanité de parole. L'homme prétendu neuronique ne survit pas en dehors du lien social. Nous restons pour toujours séparés de notre insondable nature de bêtes : chaque sujet aura d'abord été parlé par l'Autre, avant de se mettre à parler sa langue, qui le distingue de ce sac de peau de l'organisme, debout grâce aux mots.

La valence hallucinatoire latente du réel s'estompe à l'ordinaire pendant la vie éveillée. Son niveau minimum apparaît dans l'étrangeté des objets à certains moments, ou encore plus simplement, elle brille dans ce que l'on a coutume d'appeler « beauté ». Une question

importante se pose toutefois : la puissance hallucinatoire du réel (décrite jusqu'à maintenant) est-elle du même ordre que l'hallucination proprement dite <sup>13</sup> ? Une distinction s'impose, parce que l'hallucination d'une entité inexistante (par exemple, lorsque quelqu'un croit brusquement voir un loup sur un bureau) diffère des visions oniriques, ou même de l'angoisse provoquée la nuit par l'étrangeté de formes pourtant familières. Mais cette distinction dépend seulement de la nature de la sensation investie par la signification phallique rejetée.

Jusqu'à présent, le réel a été défini comme la matérialité telle qu'elle est habitée par la pulsion rejetée à cause de l'angoisse de castration, opération qui délimite un « dehors ». Cependant, celui-ci peut être aussi bien constitué par des perceptions *externes* que par des perceptions *internes*. L'investissement du réel concerne n'importe quelle perception, aussi bien celles qui sont intrapsychiques, que celles que l'on a l'habitude de considérer comme matérielles. Une image de rêve, voire de rêve éveillé, peut ainsi être investie par la pulsion et devenir la source d'une création hallucinatoire perçue à l'extérieur. C'est lorsque des perceptions internes (par exemple une image onirique) sont projetées à l'extérieur que se produisent des hallucinations forgées de toutes pièces. Quand il s'agit seulement de perceptions externes, ce réel garde par-devers lui une potentialité hallucinatoire (investie par la doubleur de la signification phallique), celle qui fait se demander si la vie est un songe.

S'il existe un doute à propos du degré de réalité du dehors, c'est parce que du dedans rejeté l'investit. Cette interpénétration n'apparaît jamais si bien qu'en certaines occasions comme celle du réveil lorsque se démêle le dehors du dedans (il réitère le refoulement primordial). À partir de lui, le travail constant de la pensée vigile cherche à délimiter l'Unaire originaire en exil, campé dans l'univers.

---

13. Dans sa « Réponse aux commentaires de Jean Hyppolite sur la *Verneinung* » (in *Écrits*, 1956) J. Lacan précise le rapport du réel et de l'hallucination par sa formule devenue célèbre : « Ce qui n'est pas venu au jour du symbolique réapparaît dans le réel. » Il précise un peu plus loin la nature du défaut de symbolisation : « La castration... retranchée par le sujet des limites mêmes du possible, mais aussi bien par là soustraite aux possibilités de la parole, va apparaître dans le réel, ératiquement. » Notons pour le moment l'articulation à la castration. Des distinctions s'imposent cependant, car les hallucinations du rêve ou de l'hystérie, ne sont pas celles de la psychose. Cf. les travaux de J. Seglas et H. Ey.